

Craintifs ... et intimidants

Al-Jumhuriya, 30 mars 1955.

Ce sont nos amis les Turcs qui confessent, en secret et ouvertement, leur crainte de ce voisinage que la géographie et l'histoire ont imposé entre eux et la Russie. Et le lien entre Turcs et Russes, depuis les temps anciens, est marqué par la convoitise et la crainte, les poussant tantôt vers l'entente, tantôt vers la discorde, mais jamais vers la pureté des cœurs.

La convoitise de la Russie pour telle ou telle partie de la Turquie ancienne et moderne est bien connue, et elle a teint l'histoire de rouge à bien des moments, et en bien des lieux également. L'accord suspendu entre Turcs et Russes selon les circonstances diverses est également bien connu, en particulier dans la première phase de la vie de la Turquie moderne, lorsque les Turcs se déchargèrent des fardeaux de la Première Guerre mondiale, recouvrèrent pour leur pays son plein droit à la liberté et à l'indépendance, et renoncèrent, à contrecœur, à leur vaste empire dans le monde arabe. Et cette crainte que les Turcs confessent, en secret et ouvertement, de leur voisine puissante et gênante, est ce qui a marqué leur politique étrangère, depuis la fin de la dernière guerre, d'un rapprochement avec l'Amérique — un rapprochement qui touche presque à l'engouement pour elle et à la reddition devant elle.

Les Turcs sont naturellement libres d'adopter pour eux-mêmes la politique qu'ils veulent, et de suivre avec cette politique la voie qu'ils veulent ; mais la politique étrangère turque a, depuis quelque temps, dépassé les limites de la crainte et de la prudence pour aller vers autre chose, son contraire même, au sens le plus large : l'intimidation et l'aventurisme. Car il semble qu'ils aient été à ce point habités par leur amour du rapprochement avec l'Amérique que cela les a fait sortir de ce caractère que nous leur connaissions, du temps où la dernière guerre faisait rage et répandait l'horreur à travers les pays de la terre.

Ils étaient, en ce temps-là, des plus réservés, en paix avec tous leurs ennemis, profitant de la situation, ménageant les Alliés tout en restant en bons termes avec les Allemands, et se tenant, devant les uns et les autres, dans une attitude de prudence et de précaution. Mais à présent, ils éprouvent, semble-t-il, une nostalgie profonde pour leur ancien empire, d'une part, et un besoin de pousser très loin pour plaire à l'Amérique, de l'autre. Et c'est pour cela qu'ils flattent certains pays arabes tout en en

intimidant d'autres ; ils flattent l'Irak, concluant avec lui cette alliance dont on n'a pas fini de parler, et ils intimident la Syrie, espérant que l'intimidation y portera ses fruits, afin qu'elle rejoigne l'alliance par souci de sa propre sécurité, ou du moins évite l'autre alliance arabe en attendant de voir ce que révéleront les événements.

Il n'y a aucun mal, pour les Turcs, à substituer des alliances à la domination et au colonialisme, car quelque chose vaut mieux que rien. Ce qui importe, c'est que les pays arabes alliés à la Turquie soient prêts à mettre leurs diverses ressources à sa disposition quand elle en aura besoin, prêts également à mettre leurs ressources à la disposition de l'Occident, dont l'Amérique dirige la politique sur la base d'une résistance à la Russie en tout lieu.

Et la Turquie a trouvé, chez certains anciens hommes politiques irakiens, une nostalgie pour l'ancienne époque, un désir pour ces temps où les peuples arabes étaient insouciantes, sans aucune part d'éveil, ignorants, sans aucune part de savoir, inertes, sans aucune part de vigueur, où les Turcs pouvaient faire d'eux ce qu'ils voulaient, et prenaient leurs notables et leurs riches — là où il s'en trouvait parmi eux — comme moyen d'asservir les pauvres et les faibles, et de les soumettre à ce que voulaient les maîtres ottomans dominateurs. Et c'est ainsi que cette alliance fut conclue avec eux, contre la répugnance profonde du peuple irakien, et des hommes cultivés parmi ses fils en particulier.

Il n'y a aucun mal, pour les Turcs ni pour les anciens hommes politiques irakiens, à contraindre un peuple arabe à ce qu'il ne veut pas et à le pousser vers ce qu'il n'aime pas ; car la politique turque, jadis, se fondait précisément sur cette contrainte, et les Turcs ottomans croyaient jadis, au fond de leur conscience — sans la moindre gêne à déclarer cette croyance — que les Arabes leur étaient assujettis, soumis à leurs fins, qu'ils ne devaient ni convoiter la justice ni aspirer à la liberté, car c'était un peuple dont Dieu ne se souciait pas, puisqu'ils n'étaient pas turcs. Et les Égyptiens n'ont pas oublié que l'Égypte, dès qu'elle eut conquis une part de son indépendance intérieure au siècle dernier, devint un refuge pour les Arabes libres chaque fois que la vieille violence turque les effrayait.

Ils émigrèrent en Égypte depuis l'Irak, comme ils émigrèrent depuis la Syrie et le Liban. Ils fuyaient avec leur liberté, leur dignité, leur intelligence et leur cœur, l'humiliation, l'injustice et l'asservissement, et toute cette infamie qu'on imposait alors aux Arabes libres en ces jours

sombres.

Les Égyptiens n'ont pas oublié ceux des Arabes libres qui émigrèrent dans leur patrie en ces jours-là, et qui y trouvèrent la sécurité, l'aisance et le confort, et y trouvèrent la fécondité de l'esprit et la vivacité du cœur, si bien qu'ils se rendirent utiles à eux-mêmes et utiles aux autres, et prirent part à susciter cette renaissance qui permit au Proche-Orient de goûter la liberté et de lutter pour sa cause, et de renouveler ce qui s'était effacé de la civilisation arabo-islamique grâce à l'ancien sultanat turc ottoman.

Et sans la nostalgie des Turcs pour cet empire qui fut le leur, et le désir de certains politiciens irakiens pour une vie d'humiliation et d'abaissement, cette alliance n'aurait jamais vu le jour. Et je pensais que la toute dernière chose à laquelle un Arabe libre pût songer était une alliance avec les Turcs, après que le monde arabe eut goûté ce qu'il avait goûté de l'ancien sultanat turc ; mais cette dernière et amère expérience, dont souffre maintenant l'Irak, a montré qu'il existe, parmi les Arabes, des gens qui n'ont pas trouvé douce la saveur de la liberté, qui ne l'ont pas savourée, et qui ne se sont pas libérés du besoin d'être des suiveurs.

Et la Syrie a refusé d'avoir peur, a refusé de retourner à l'ancienne humiliation, et a refusé de dilapider la dignité qu'elle avait acquise après une si longue lutte pour la conquérir dans l'épreuve ; et voici que les Turcs l'intimident, tantôt par des menaces, tantôt par des avions qu'on aperçoit de loin ou de près, et voici que les choses menacent de s'embrouiller de nouveau entre Arabes et Turcs, après qu'elles en étaient arrivées à une certaine aisance, à un bon voisinage et à l'oubli de ce passé détestable, dont le temps ne s'est pas encore suffisamment éloigné.

Car les Arabes n'ont pas oublié, bien qu'ils eussent aimé oublier, que les Turcs ont détruit leur civilisation arabo-islamique lorsqu'ils étendirent leur domination sur le Levant et l'Égypte et les pays qui s'étendent au-delà ; ils ont détruit cette civilisation d'une destruction que les Arabes luttent encore à réparer, et il semble qu'ils lutteront longtemps avant d'atteindre ce qu'ils veulent de cette réparation. Ils ont détruit cette civilisation et n'ont rien bâti d'autre à sa place, mais ont vécu sur elle et sur ses ruines pendant des siècles, jusqu'à ce que, une fois dissipé le trouble de la Première Guerre mondiale, ils aient renié la dette qu'ils devaient à cette civilisation, et se soient jetés dans les bras de la civilisation européenne, s'y adonnant et s'y consacrant tout entiers, comme s'ils n'avaient jamais connu cette civilisation arabe, et n'en

avaient jamais fait le fondement de leur vie.

Se pourrait-il que nos amis turcs aient vu avec déplaisir la civilisation arabe revenir à quelque chose de son ancienne splendeur, et qu'ils aient voulu la ramener à l'état de ruine et de calamité dans lequel ils l'avaient laissée, à contrecœur, en partant ? Si une telle pensée a traversé leur esprit ou flatté leur âme, ils devraient savoir que les Arabes d'aujourd'hui, au Levant et en Égypte du moins, ne sont pas comme les Arabes sur lesquels ils étendirent leur domination à la fin du Moyen Âge et à l'aube de l'époque moderne, et que les Arabes d'aujourd'hui sont capables de répondre au bien par le bien, capables de répondre au mal par le mal, capables de tenir ferme devant quelque épreuve que ce soit ; et que les Arabes n'ont pas été délivrés de la domination des Français et des Anglais pour retourner à la domination des Turcs une fois encore, par la voie d'alliances ou de choses qui en ont l'apparence.

Et que les Arabes du Levant et d'Égypte ont dépassé l'âge des lisières, et ne craignent plus aucun mal des Turcs maintenant qu'ils sont délivrés de la violence des Français et des Anglais, et que le monde autour des Arabes et des Turcs a changé, et que les puissants eux-mêmes ne sont plus capables d'intimider des peuples qui ont goûté la liberté. Que dire alors des faibles, qui ne peuvent se protéger de la crainte qu'avec l'aide des Américains.

Et les Turcs devraient se souvenir que l'Égypte a abrité les Arabes libres au siècle dernier lorsqu'ils fuyaient vers elle avec leur liberté, et qu'elle n'a pas encore renoncé à sa coutume d'abriter les hommes libres de l'orient et de l'occident du monde arabe ; qu'elle se contente donc de ce qu'elle a gagné parmi les anciens dirigeants irakiens, et qu'elle se donne le temps de les digérer, ou qu'elle laisse à l'Amérique le soin de les digérer, et qu'elle laisse le Levant et l'Égypte faire ce qu'ils veulent — car les intimider est difficile, et les digérer plus difficile encore.